

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis

UN AN..... \$2.00

SIX MOIS..... \$1.00

Étranger (Union postale.)

UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

"VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES."

AVIS

TOUTE DEMANDE DE
CHANGEMENT D'ADRESSE
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 2327

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUÉBEC

SAMEDI 31 DÉCEMBRE 1898

Mgr BRUCHESI ET LE
JOURNALISMEMgr l'archevêque de Montréal a adressé à
la Patrie et à la Presse la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Quelque temps après ma consécration épiscopale, presque tous les journalistes de Montréal, obéissant à un sentiment qui m'honorait certes autant qu'il leur faisait honneur à eux-mêmes, sont venus ensemble à l'archevêché, pour féliciter, dans mon humble personne, l'élu du Saint-Siège, mais surtout pour m'apporter l'assurance de leur soumission entière à toute direction épiscopale que je croirais utile de leur donner en matière de foi, de mœurs et de discipline ecclésiastique.

Cette démarche, je l'ai dit dans le temps, et j'aime à vous le répéter aujourd'hui, m'a profondément touché. Laissez-moi le redire aussi, j'y ai trouvé, dès la première heure, une source d'encouragement et de force au milieu des appréhensions que faisaient naître, dans mon âme, les lourdes responsabilités de l'épiscopat. Le Souverain Pontife n'a pas été moins impressionné par cette unanime et très rare manifestation de respect et d'obéissance envers l'autorité religieuse. Quand j'ai voulu laisser entre ses mains augustes une copie de votre élogieuse adresse, Léon XIII en a demandé l'original, disant qu'il tenait à le garder en sa possession. Ces sentiments du Saint-Père vous sont du reste déjà connus. Avec une bienveillance vraiment paternelle, il a daigné vous les exprimer lui-même, dans un document qui a été publié par plusieurs journaux de France et du Canada.

Une année et plus s'est écoulée depuis cet échange d'estime et de confiance réciproque entre les journalistes de Montréal et leur nouvel archevêque.

Je puis me tromper ; mais il me semble qu'interrogé au sujet des promesses de bon vouloir et de sympathie que je vous faisais alors, vous n'hésiteriez pas à reconnaître que dans l'exécution de ces promesses j'ai fait preuve de la plus complète et de la plus constante fidélité. Dans tous les cas, ce m'est un agréable devoir de le dire ici publiquement, lorsque l'occasion s'est présenté pour moi, de vous exprimer un désir, ou de vous faire quelque observation, j'ai toujours retrouvé le même journaliste dévoué, le chrétien soumis qui m'avait assuré de son respect et de sa déférence à l'égard des personnes préposées par l'Esprit-Saint au gouvernement de l'Église.

A ce témoignage, monsieur le directeur, doit encore s'ajouter non seulement l'expression de mes remerciements ; mais aussi celle de mes espérances. Rien n'est plus puissant, en effet, pour le bien en tout ordre de choses, que le journalisme. Et si les publicistes, s'éclairant des lumières de la foi et s'inspirant de ses enseignements, se laissent ainsi volontiers diriger par l'autorité religieuse, chaque fois que les intérêts supérieurs des âmes et des mœurs sont en jeu, quels heureux résultats ne sommes-nous pas en droit d'attendre ?

Convaincu de l'absolue justesse de cette observation, c'est-à-dire de l'heureuse influence infailliblement exercée par le journal respectueux des saintes lois de l'Église et de la morale chrétienne, et par contre, de l'influence néfaste non moins infailliblement exercée par le journal oublieux de ces mêmes lois ; convaincu aussi de la permanence de vos bonnes dispositions, je viens aujourd'hui faire un pressant appel à votre esprit chrétien.

Ne soyez pas étonné, Monsieur le directeur, si cet appel vous arrive par voie extraordinaire, sous forme, non plus de communication privée, mais de lettre ouverte. Ce n'est point l'avertissement public qui suit la monition secrète restée inefficace. Non ! mais j'ai cru qu'il vous serait plus facile de vous conformer à la direction que le devoir me fait une obligation de vous donner, si mes observations étaient, en même temps, mises sous les yeux et des journalistes et de leurs lecteurs.

Ces observations seront brèves, car ni leur gravité ni leur opportunité ne sauraient être mises en discussion.

Très souvent, Monsieur le directeur, des pages entières de votre journal sont couvertes de gravures représentant quelque scène criminelle. Tout est là : l'assassin, ses complices, la victime, le théâtre et les instruments du crime. Vos reporters ont aussi tout visité, ils ont interrogé tour à tour le meurtrier, les témoins, les agents de la paix ; et puis le minutieux compte rendu de leurs enquêtes vient avec complaisance s'étaler au frontispice de votre publication. Inconsciemment, sans doute, on ira même jusqu'à encadrer quelquefois ces dessins et ces récits de commentaires qui ressemblent à des apologies.

Quelle pâture quotidienne pour des milliers de lecteurs de tout âge et de toute condition ! Je tremble à la pensée des images que ces peintures et ces descriptions déposent et gravent peu à peu, si profondément, dans l'esprit du peuple. En effet, il n'est rien de plus dégradant que le spectacle habituel du vice et la fréquentation des malfaiteurs. L'expérience le prouve, de nombreux jugements rendus par les tribunaux le démontrent : que de faits

se presseraient de ce chef sous ma plume, si j'entreprenais de les relater ici. Et sur ce point, les moralistes de tous les temps et de tous les pays sont absolument d'accord avec les juges. L'honneur chrétien d'ailleurs, ne repousse-t-il pas ces tristes exhibitions de la perversité humaine ? La loi de l'Évangile condamne énergiquement cette sorte de publicité retentissante, démoralisante, souverainement outrageante pour le Dieu très saint qui a créé l'homme à son image et à sa ressemblance.

Sans doute, Monsieur le directeur, il ne vous est pas défendu de donner une certaine publicité aux crimes qui se commettent, cela peut être indifférent, utile quelquefois. Mais en pareille matière, il est une réserve qui s'impose, des limites qu'il ne convient pas d'outrepasser. Annoncer le meurtre ou le suicide, accorder quelques lignes aux circonstances de temps, de lieux et de personnes, rechercher les motifs et les causes d'un acte si odieux pour en montrer la honte et l'ignominie, c'est l'exercice honnête d'une liberté que personne ne songe à vous contester. Mais aller au delà, revenir sans cesse sur les détails de la pire corruption, renchérir tous les jours sur les malsaines illustrations de la veille, n'est-ce pas là faire dégénérer la liberté en licence coupable ? n'est-ce pas ravalier une des plus hautes et des plus nobles professions, celle du journaliste catholique ?

Vous bannirez donc à l'avenir, Monsieur le directeur, des colonnes de votre journal toutes ces gravures et tous ces récits malfaisants. Vous craindrez d'amoindrir les caractères, d'énerver les âmes, de réveiller les mauvais instincts qui sommeillent au fond des cœurs. Vous craindrez de corrompre l'esprit d'un grand nombre d'ouvriers, de jeunes gens, de jeunes filles, d'écoliers et d'enfants.

Je vous le demande au nom de vos plus chers intérêts : à quoi vous servirait-il d'accumuler des bénéfices en perdant les âmes ? Je vous le demande au nom de l'honneur du pays, au nom surtout de la morale et de la religion. Je me hâte de l'ajouter, je vous en prie aussi au nom de ces pères et de ces mères de famille, qui sont venus me supplier d'élever la voix en faveur de l'innocence si gravement compromise de leurs enfants : je vous en prie au nom de tant de citoyens qu'une telle publicité offense dans leur dignité d'homme et de chrétien.

Ah ! je connais bien l'objection, l'unique objection sans doute que l'on puisse opposer à mon appel et à ma prière : aujourd'hui le lecteur aime ces récits et ces gravures, il les demande, il les veut.

Raison de plus, Monsieur le directeur, de les lui refuser absolument. Le

mal est déjà assez grand ; il ne faudrait pas l'augmenter, il faut l'arrêter. Autrement cette curiosité perverse deviendra de plus en plus insatiable ; elle exigera bientôt des scandales éhontés.

Si un fils demandait du poison à son père, celui-ci le lui donnerait-il ? Ne donnez pas quotidiennement à vos lecteurs le poison dont ils ont faim ! parce que déjà les mauvaises publications achèvent de pervertir chez eux tout sens moral.

Et puis, vous ne pouvez l'ignorer, ces récits journaliers des crimes, et ces gravures qui en sont l'illustration, finissent par faire sur l'esprit une impression effroyablement délétère. C'est une sorte de hantise, de suggestion, d'obsession qui en résulte. Viennent ensuite les grandes infortunes, les déceptions amères, la jalousie, la soif de l'or, les passions mauvaises, l'intempérance surtout, soudainement la conscience se trouble, elle s'aveugle. Les scènes criminelles si souvent contemplées se matérialisent en quelque sorte devant les yeux du pauvre malheureux. Cela devient comme une provocation vivante, inéluctable. Le crime enfin se répète, avec les mêmes circonstances, avec les mêmes détails dans les conditions même où il avait été vu. C'est de l'histoire que je fais en ce moment. Et le premier coupable alors, n'est-ce pas l'écrivain, n'est-ce pas le journaliste ?

Vous ne voudrez pas, Monsieur le directeur, encourir une semblable responsabilité.

J'en suis sûr, vous avez déjà pris la résolution d'opposer une digue efficace à cet envahissement de l'image dangereuse et de la chronique criminelle.

Cette résolution, je la bénis de tout cœur ; et tous les pères de famille, toutes les mères de famille, tous ceux qui ont souci de l'honneur du nom canadien et de la morale chrétienne la béniront, avec moi. Dieu lui-même vous en récompensera.

Bien que je n'adresse cette lettre qu'à la Presse et à la Patrie, la direction qu'elle donne regarde aussi tous les journaux quotidiens ou hebdomadaires de notre ville, et j'espère que tous se feront un devoir de la suivre.

Veillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

† PAUL, Arch. de Montréal.

La situation en Autriche

On écrit de Vienne, le 28 novembre, à l'Univers, de Paris :

Je crois inutile de vous entretenir des scènes scandaleuses dont le Reichsrath autrichien poss'ède le triste privilège. Les injures les plus grossières sont à l'ordre du jour. Les mots : " gre-

din", "misérable", "mendiant" sont des fleurettes, des passe-temps oratoires entre Polonais et Allemands de l'école Schoenerer et personne ne s'en étonne. C'est normal, c'est dans les mœurs de la Chambre. Cela n'a plus d'importance.

Mais ce qui, en revanche, devient au jour le jour plus grave, c'est la situation générale de cet empire où la guerre civile est presque en permanence, où le loyalisme insensiblement s'évapore, où le parlement ne compte pas plus que ne comptait le fameux parlement que Cromwell balaya en une heure comme une chose inutile.

Et tout devient énigmatique. Tout est entouré du plus profond mystère.

Vienne est toujours la ville des enterrements; — encore une princesse vertueuse, cette grande-duchesse de Toscane, qui vient de descendre dans la crypte de la *Capuziner Kirche*; — le ministre est toujours le temple du sphinx et la droite attend toujours quelques chose... qui n'arrive pas. En attendant, nous avons vu passer devant nos yeux le spectre de la peste. Voilà pour la ville. Et quant au prestige de la monarchie, le discours du député Schoenerer contre l'armée et en faveur du roi de Prusse n'est pas fait précisément pour fortifier la position de l'Autriche dans l'aréopage ou, si vous préférez, dans le concert européen. Les graves désordres de Prague achèvent le sombre tableau de cette fin d'année. Et voilà que le 2 décembre approche. Tout l'empire est en deuil. Il n'y aura ni réjouissances publiques, ni cérémonies officielles, ni bals privés. Je vous laisse deviner le désespoir du monde commercial de Vienne qui espérait réparer le préjudice causé au commerce viennois par les derniers événements! Le cinquantenaire de l'avènement de François-Joseph sera donc célébré par des messes, des banquets pour les pauvres et des distinctions honorifiques accordées par l'empereur à tous ceux qui jouent un rôle dans ce superbe édifice austro-hongrois qui croule de tous côtés.

Mais les Madgyars fêteront avec une extrême réserve cet anniversaire qui leur rappelle une grande défaite. D'autre part les Allemands de Styrie n'aiment plus leur empereur "qui les a livrés aux Slaves" et nous avons entendu le marquis de Baqueham, gouverneur de Gratz, dans son allocution au nouveau bourgmestre, docteur Graf, inviter le conseil municipal de la grande ville allemande à des sentiments de loyalisme! Voilà donc l'effondrement de l'année du jubilé et la mélancolique situation de celle qu'on nomma jadis: *Felix Austria!*

C.

Le Denier de Saint-Pierre

Un cri d'alarme

Au récent congrès des catholiques allemands, tenu à Krefeld, Mgr Schmitz, évêque auxiliaire de Cologne, parlant de l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, a jeté ce cri d'alarme qui, espérons-le, contribuera à réveiller le zèle des catholiques du monde entier. Voici ses paroles :

"La question du Denier de Saint-Pierre, a dit Mgr Schmitz, est devenue une calamité catholique; elle est présentement extraordinairement brûlante. C'est un fait incontestable que le Denier de Saint-Pierre baisse beaucoup. Le Saint-Père a besoin, pour les dépenses nécessaires à l'administration de l'Eglise, d'une somme totale de sept millions. Trois millions sont assurés. Quatre millions doivent être réunis par le Denier de Saint-Pierre. Jusqu'il y a

deux ans, l'apport du Denier de Saint-Pierre dépassait quatre millions, et le Saint-Père était à même de faire des dons pour des fins diverses.

"Depuis deux ans, le Denier de Saint-Pierre arrive à peine à deux millions et demi. Si donc cette situation se prolonge, le Saint-Père, avec la direction de l'Eglise qui lui incombe, se trouvera dans la situation la plus difficile et la plus précaire. Ceci est de la plus haute importance pour l'Eglise et peut devenir extrêmement dangereux.

"Les raisons qui ont fait baisser le Denier de Saint-Pierre proviennent des événements politiques des dernières années. Les dons abondants ont tari en Amérique et en Espagne depuis la dernière guerre. Les offrandes ont diminué en France depuis les cinq ou dix dernières années. Aucun pays ne donne aussi peu pour le Denier de Saint-Pierre que la catholique Autriche. Comme vous voyez, les revenus du Denier de Saint-Pierre ne sont plus fournis que par un nombre de pays fort restreint.

"Au commencement de cette année, le Saint-Père a adressé ses prières et ses instances aux évêques d'Allemagne en des termes singulièrement pressants, pour obtenir une augmentation du Denier de Saint-Pierre. On prit alors la résolution de faire quatre fois dans l'année une grande quête dans toutes les églises d'Allemagne. Récemment, il y a six semaines environ, le Saint-Père a chargé un prélat de Rome d'aller, à l'occasion de son voyage, chez notre cardinal, et de le prier de nouveau de venir, par une aumône extraordinaire, au secours de sa misère qui est en ce moment très grande. Son Eminence put envoyer à Rome les dons qui avaient été réunis à l'occasion du dernier jubilé de Sa Sainteté. Il en fut de même dans le diocèse de Munster, et on agira ainsi dans les autres diocèses.

"Mais cela est loin de suffire, et il faut arriver à une augmentation constante du Denier de Saint-Pierre...

"On pourrait faire en sorte que, dans chaque paroisse, quatre ou cinq hommes catholiques s'occupent, sous la direction du curé, de recueillir les offrandes du Denier de Saint-Pierre pour la Confrérie de Saint-Michel. Je suis chargé par Son Eminence le cardinal-archevêque de vous communiquer son vif désir de voir votre assemblée promouvoir ce mouvement avec toute l'énergie possible. Le cardinal a déjà publié une circulaire en ce sens dans son diocèse, et il va ordonner une quête extraordinaire pour le Saint-Père en octobre prochain. L'amour pour le le Saint-Père et le zèle pour la Sainte Eglise doit nous exciter à éloigner du Pape toute calamité financière...

"Voltaire a dit: "Pas d'argent, pas d'homme." C'est un principe dont je n'admets pas toutes les conséquences, mais je puis bien dire: "Sans argent pour le Pape, pas de Pape libre!" Le Pape doit être sans souci et libre de toute gêne au point de vue financier pour gouverner l'Eglise; il faut exclure la possibilité que le représentant d'une nation ose menacer le Pape que le Denier de Saint-Pierre diminuera si l'on ne donne pas satisfaction aux visées politiques d'une nation."

Les tories de Manitoba

The Morning Telegram, de Winnipeg, organe du parti libéral-conservateur dans la province de Manitoba, publie ce qui suit dans ses *Notes de rédaction*, à la date du 16 décembre :

"Lorsque M. Tarte a pu dire devant les électeurs de Bagot que son ami M. Greenway a donné aux Français de Manitoba, non seulement des écoles catholiques romaines, mais aussi le droit d'y faire enseigner leur langue, ce qu'ils n'avaient pas sous l'ancien système des écoles séparées, il n'est peut-être pas surprenant que les gens de Bagot aient considéré la question scolaire réglée d'une manière satisfaisante. Mais qu'en pensent les gens de Manitoba qui sont taxés par M. Greenway pour soutenir ces écoles catholiques françaises? Qu'est devenu le système des écoles nationales et non confessionnelles pour le maintien duquel ils ont si vaillamment combattu?"

Comme on le voit, les libéraux-conservateurs de Manitoba cherchent à soulever les préjugés sectaires afin de rendre impossible tout *modus vivendi*. C'est une vilaine besogne. Et tant que les conservateurs de la province de Québec auront la moindre attache à ce parti tory ou libéral-conservateur des provinces anglaises, ils devront s'attendre à essuyer défaite sur défaite dans tous les centres canadiens-français.

.

Et ce n'est pas tout. Dans ce même numéro du 16 décembre, le même *Morning Telegram* insulte la province de Québec de la façon la plus grossière. Parlant de l'élection de Bagot, il dit :

"Quant à Bagot, le *Telegram* n'est pas du tout chagrin de la perte de ce siège. Les leçons que cette élection nous donne sont plus précieuses qu'un membre de plus ou de moins sur les banquettes conservatrices à Ottawa. Elle nous montre que contre un premier ministre français et contre les pots-de-vin sans nombre il est inutile pour les conservateurs de se préoccuper beaucoup au sujet de Québec. Les Français se sont montrés absolument sans reconnaissance pour les sacrifices que le parti conservateur a faits en 1896 afin de faire rendre justice à leur race et à leur religion. Ils se sont montrés des opportunistes remplis de vénalité. Dans la province de Québec ils sont évidemment du même calibre que les Prendergast, les Forget et les Martin de Manitoba. Le parti conservateur fera bien de comprendre qu'il est de son intérêt de ne pas compromettre ses chances de succès dans les autres parties du Dominion en faisant des courbettes devant cette province sans principes. Quand les conservateurs seront assez forts pour prendre le pouvoir sans l'aide d'une majorité de Québec, il n'y aura aucune difficulté à obtenir une majorité de Québec. La province de Québec se jettera alors en masse du côté conservateur, désireuse d'être corrompue. Son électoral vénal entourera les distributeurs de faveurs ministérielles comme les mouches entourent un pot de miel. En attendant, le parti conservateur ferait mieux de laisser la province de Québec cuire dans son jus Laurier, et se fortifier et se consolider ailleurs, même aux dépens des intérêts de Québec."

Deux mots seulement en réponse à ces atroces calomnies.

La province de Québec, en 1896, n'a pas manqué de reconnaissance mais de confiance, ce qui n'est pas du tout la même chose. Le parti libéral-conservateur avait tellement gâché la question scolaire, par le refus de marcher en juillet 1895 et par la fameuse grève des sept,

en janvier 1896 — pour ne parler que de ses plus grosses sottises — que beaucoup de catholiques de la province de Québec n'avaient plus aucune confiance dans la sincérité de plusieurs chefs de ce parti.

La preuve que la province de Québec ne suit pas nécessairement le gouvernement du jour, quel qu'il soit, c'est qu'elle a donné, le 23 juin 1896, une forte majorité à M. Laurier alors qu'il était chef de l'opposition et pouvait bien rester chef de l'opposition pendant un autre parlement encore.

Quant à la corruption et à la vénalité, il en existe dans notre province, malheureusement. Nous ne songeons pas à le nier. Mais nous nions aux autres provinces du Dominion le droit de nous jeter la moindre pierre. Le scandale des élections contestées qui vient de se produire dans la province d'Ontario prouve que notre province est loin d'être la plus vénale de la Confédération.

Maintenant, nous invitons la *Minerve*, le *Courrier du Canada*, le *Trifluvien*, la *Défense*, le *Courrier de Saint-Hyacinthe* et les autres feuilles conservatrices de la province de Québec à reproduire ces insultes de la feuille tory de Winnipeg et à nous dire ce qu'ils en pensent. Ce sera intéressant.

Esprit de combativité

Commentant les élections fédérales qui viennent d'avoir lieu, le *Trifluvien*, reproduit par le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, (20 décembre) s'exprime comme suit :

"Nous préférons saluer avec bonheur le regain d'énergie dont le parti conservateur a fait preuve dans quelques-unes de ces luttes et l'esprit de combativité qu'il a développé chez ses membres. A ce point de vue, il a fait une œuvre d'éducation dont nous souhaitons seulement qu'il élargisse le champ. Quand cette œuvre aura produit tous ses fruits en rendant l'effort tenace pour le bien et la résistance persévérante et toujours active contre le mal, la défaite pourra, de temps à autre, ou même plus souvent qu'à son tour, nous effleurer de son aile, elle ne saurait faire fléchir notre ardeur, encore moins affaiblir nos âmes sous le découragement."

Tout cela sera fort bien si le parti libéral-conservateur luttait réellement pour le triomphe de quelque grand principe religieux, social ou même politique; s'il se proposait un but noble, élevé, l'accomplissement de quelque réforme nécessaire, la réparation de quelque criante injustice. Mais le *Trifluvien* le sait, aussi bien que nous, le parti libéral-conservateur, tel qu'il est actuellement composé, se propose le même but, absolument, que le parti libéral: la possession du pouvoir.

Dès lors, nous ne comprenons pas l'enthousiasme des catholiques, particulièrement des journalistes catholiques, pour ces luttes stériles des factions autour de "l'assiette au beurre."

"L'esprit de combativité" de nos factions politiques se traduit par ce cri de guerre bien connu: "Ote-toi de là que je m'y mette". Ce n'est pas autre chose que l'esprit de parti.

Nous ne parvenons pas à découvrir la moindre œuvre de saine éducation populaire dans nos campagnes électo-

rales qui ont généralement pour base la blague ou la corruption ; les deux à la fois souvent.

Pour résister avec succès au mal, il faut autre chose que l'esprit de parti, *bleu* ou *rouge*. Tant que nous n'aurons pas un autre esprit que celui-là, le mal ira grandissant sans cesse.

LETTRE POLITIQUE

Mon cher monsieur,

Les libéraux-conservateurs sont en campagne pour réorganiser ce qu'ils appellent *leur parti*. C'est une pitié que de voir ces hommes, je ne dirai pas convaincus, ils ne le sont pas, mais voulant convaincre le peuple que sans l'existence de deux partis, acharnés à se détruire l'un l'autre, il n'y a pas de salut pour le pays. Si ces politiciens avaient tant soit peu de patriotisme au cœur, si dans les efforts qu'ils vont déployer pour reconquérir le pouvoir, ils n'avaient en vue que le bonheur du peuple canadien, ce n'est pas un parti *politique*, ennemi de l'autre, qu'ils chercheraient à reconstituer pour éterniser nos luttes ; mais plutôt un parti dont le rôle se bornerait à empêcher toute loi, toute mesure préjudiciable à nos intérêts religieux et nationaux.

Mais pour cela il faudrait à ces hommes des vertus et des qualités qui font totalement défaut à la plupart de nos politiciens des deux partis. En revanche ils ont des prétentions ridicules qu'ils affichent avec une pitoyable désinvolture.

D'abord il leur manque au cœur le dévouement et l'esprit de sacrifice ; vertus indispensables à tout citoyen qui veut être utile à son pays. L'égoïste n'étant utile qu'à lui-même, est impropre à remplir un rôle politique quelconque. Partout, dans la société, l'homme a besoin de ces vertus s'il veut opérer du bien ; mais c'est surtout quand il aspire à prendre part à l'administration du pays qu'il lui en faut davantage. Ceux qui les possèdent sont la petite exception ; tous les autres sont des chercheurs de places, occupés de leur petite personnalité et de leur gloire.

Voilà pour le cœur.

Quant aux qualités de l'intelligence, les principales font défaut à plusieurs, comme les vertus du cœur.

Parmi nos hommes politiques, il y en a, assurément, dont la culture intellectuelle fait honneur au poste qu'ils occupent ; ils ont non seulement une science d'apparat pour les circonstances, mais des connaissances qui les mettent en état de traiter philosophiquement les plus graves questions sociales ; ils ont ce qu'on appelle une formation pour occuper décentement les emplois importants auxquels ils sont arrivés.

Quand à ces qualités de l'intelligence ils joignent les vertus du cœur, — le dévouement et l'esprit de sacrifice, ce sont des hommes d'Etat destinés à faire leur marque dans l'histoire ; malheureusement ces hommes sont rares.

Ce que nous avons surtout, ce sont des faiseurs de politique ; des gens qui ne voient dans la politique que du *bleu* et du *rouge*, et qui ne peuvent parler que sur ces deux couleurs. Si vous les mettez sur une question scien-

tifique, une question qui demande du raisonnement, de la philosophie, c'est un lièvre que vous lâchez en plein champ ; ils sont incapables de suivre une ligne droite ; en un clin d'œil vous avez perdu votre gibier.

J'ai eu l'occasion d'en rencontrer un de ce genre, il n'y a pas longtemps, un gros bonnet comme on les appelle ; j'ai été émerveillé de l'aplomb avec lequel il affichait son ignorance. Incapable de le suivre dans le dédale de son déraisonnement je me contentais de le regarder tout ébahi. Il a cru que je l'admirais. Je me disais intérieurement : Mon Dieu ! ce sont là ces hommes qui se posent comme les sauveurs du pays et qui ne voient de salut que dans les *libéraux-conservateurs*.

Non, de tels hommes ne se borneront jamais, comme un Windthorst, dans le Centre allemand, à l'humble mais honorable rôle de sentinelle veillant par pur dévouement à empêcher l'ennemi de pénétrer dans le camp.

D'ailleurs, le connaîtraient-ils l'ennemi ? Seraient-ils prêts à crier pour le chasser quand ils sont prêts à l'admettre dans *leur parti* pour le seul avantage de nuire au gouvernement et d'arriver au pouvoir ?

Du moment que ces *libéraux-conservateurs* seraient prêts à se coaliser avec les Wallace et compagnie, peut-on croire qu'ils sont mus par le pur désir d'être utiles à nos intérêts ? En quoi diffèrent-ils des *libéraux* qui acceptent l'alliance des McCarthy et compagnie ?

Un rôle joué dans un Centre destiné à maintenir l'équilibre et à sauvegarder les intérêts de la nation leur paraît trop secondaire, et trop effacé. Ce qu'ils veulent ce sont des places lucratives ; c'est de la politique comme il s'en est fait depuis 40 ans, politique désastreuse qui n'a fait qu'affaiblir nos forces et nous rendre le jouet de nos ennemis.

Non, nos *libéraux-conservateurs* ne comprendront pas cela ; pas ceux du moins que l'hon. M. Nantel met en tête du parti pour lui redonner le souffle de vie. Quand la divine Providence voudra nous sauver, elle nous mettra en main d'autres outils que ceux-là.

X.

A PROPOS DU SENAT

Nous lisons dans la *Patrie*, du 19 décembre :

« Par sa constitution actuelle, le Sénat français représente les grands intérêts populaires, l'opinion des classes éclairées, les aspirations des foules conscientes et il est l'élu des têtes dirigeantes des communes rurales, des délégués des paysans et commerçants, du bon et laborieux peuple.

« Il est bien peu d'hommes sérieux en France qui soient en faveur de l'élection des sénateurs par le suffrage universel.

« Le *Journal des Débats* dit que le jour où les deux Chambres seront élues de la même manière, il adviendra de deux choses l'une : ou elles seront d'accord, et il suffira d'en avoir une, ou elles ne s'entendront pas, et on retombera dans les conflits dont on prétend nous préserver. »

Il est certain que le mode que nous avons adopté au Canada de nommer nos sénateurs et nos conseillers législatifs est loin, très loin de la perfection

même relative. Le gouvernement du jour, on le sait, les choisit à son gré. Le résultat, c'est que l'esprit de parti s'introduit dans les chambres hautes, qui se divisent en deux camps, un camp *bleu* et un camp *rouge*, tout comme la chambre populaire.

Si les libéraux, au lieu de parler d'*abolir*, purement et simplement, le Sénat fédéral et le conseil législatif de Québec, ce qui serait un malheur, voulaient nous donner un autre mode de recruter les membres de ces deux chambres hautes, un mode raisonnable et raisonné, ils rendraient un véritable service au pays. Mais ils ne le feront pas, car nos libéraux n'ont guère de réformateur que le nom. Une fois au pouvoir, ils se plaisent dans le *statu quo* tout autant que les conservateurs. Et quand, par hasard, ils entreprennent de faire quelque chose, ils ne songent qu'à détruire et à bouleverser.

Prendre les institutions existantes, les modifier, les perfectionner graduellement, sans secousse, voilà l'œuvre d'un véritable réformateur.

Les véritables réformateurs ont toujours été rares et le seront toujours.

La politique impérialiste des Etats-Unis

Il paraît avéré que la politique dite impérialiste est destinée à triompher aux Etats-Unis.

Le traité hispano-américain, qui vient d'être signé à Paris, devra être ratifié par le Sénat américain. On a dit d'abord que la chambre haute pourrait bien le rejeter ; mais les dépêches annoncent maintenant que le parti démocratique, en tant que parti, ne s'opposera pas à la politique impérialiste inaugurée par le président McKinley et le parti républicain. Le courant est trop fort ; le peuple est encore trop grisé par la victoire pour comprendre ses véritables intérêts. L'esprit *jingois* l'emporte sur le gros bon sens, et l'immense majorité du peuple américain semble vouloir étendre sa domination au loin.

Comme tous les partis politiques, le parti démocratique n'ose pas résister aux courants populaires trop forts. Le premier souci des *chefs*, c'est d'éviter de compromettre les chances de succès du parti aux élections. L'intérêt véritable du pays est, pour eux, d'une importance secondaire. C'est le *parti* qu'il faut sauver d'abord. Que le pays s'arrange comme il pourra.

Done il est plus que probable que la ratification du traité de paix sera votée par le Sénat. Quelques individualités s'y opposeront courageusement jusqu'au bout, mais le gros de l'armée démocratique ne donnera pas.

La nouvelle politique des Etats-Unis va coûter horriblement cher. Pour maintenir l'ordre dans ces lointaines possessions, et surtout pour les défendre contre les entreprises des autres peuples, il faudra à la République-empire une armée permanente considérable et une forte marine de guerre. Or ces choses-là exigeront de terribles impôts, non moins permanents que les armées de terre et de mer.

Les populations de la vieille Europe sont écrasées et saignées à blanc par

le militarisme. Voilà le peuple des Etats-Unis qui entre dans la même voie ruineuse.

Et les Américains ne s'en tireront pas à aussi bon marché que les Européens. Il est notoire que tout coûte beaucoup plus cher en Amérique qu'en Europe, particulièrement les grandes entreprises publiques. Le budget de la guerre, aux Etats-Unis, sera un gouffre formidable qui engloutira chaque année des centaines de millions.

Déjà on attribue au secrétaire de la guerre l'intention de demander un crédit annuel de 166 millions pour mettre sur pied et maintenir une armée permanente de 100 000 hommes. Que sera-ce donc quand les nécessités de l'impérialisme auront exigé une armée de 300 000 hommes !

A l'heure qu'il est, par suite de la guerre de Sécession, presque oubliée, le gouvernement de Washington distribue encore, chaque année, en pensions, la somme fabuleuse de 145 millions.

Figurez-vous à quelle somme s'élèveront les pensions avec une armée permanente de 100,000 hommes au moins.

Les Etats-Unis ont, jusqu'ici, joui d'une grande prospérité qui faisaient envie à ceux qui ne regardent pas plus haut que la matière. La nouvelle politique militaire impérialiste portera une sérieuse atteinte à cette prospérité, n'en doutons pas.

Un nègre lynché

Sous ce titre nous lisons ce qui suit, dans l'*Indépendant* de Fall River :

« Atlanta, 19. — Jim Anderson, un nègre qui avait mortellement blessé le constable Cicero Wright, vient d'être exécuté sommairement près de Lanett (Géorgie).

« Wright avait arrêté Anderson pour un vol qu'il venait de commettre ; mais le nègre, doué d'une force herculéenne, avait terrassé le constable, l'avait frappé jusqu'à ce qu'il eût perdu connaissance et avait vidé ses poches.

« Arrêté un peu plus tard par le shérif Johnson et ses agents, Anderson était en route pour la prison, quand une bande de vigilants a entouré le shérif et ses hommes, leur a enlevé le nègre et l'a pendu à un arbre ; une décharge générale de carabines et de revolvers a achevé le misérable. »

Si de telles choses se passaient au Mexique, par exemple, ou au Canada, le gouvernement de Washington resterait-il impassible ? Nous demandons à notre confrère de Fall River de nous dire franchement ce qu'il pense là-dessus.

MARIAGE

Lundi le 26 décembre, à la chapelle de l'Archevêché de Québec, M. l'abbé T.-G. Rouleau, Principal de l'Ecole normale Laval, a béni le mariage de M. Charles-Joseph Magnan, professeur à l'Ecole normale et directeur de l'*Enseignement primaire*, avec Mlle Isabelle Tardivel, fille aînée du directeur de la *Vérité*. Nous sollicitons les prières de nos amis pour les nouveaux époux.

La nouvelle année

Nous souhaitons à tous nos lecteurs, au commencement de cette nouvelle année, que Dieu les comble de Sa grâce, de Ses bénédictions, de Sa paix qui surpasse toute pensée.

Congrès catholiques

(Des Annales catholiques.)

Assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais

Ce ne sont pas les congrès qui manquent : on pourrait même dire, et sans crainte de se tromper, qu'ils finissent par devenir un peu trop nombreux, étant donné surtout le côté par trop théorique de quelques-uns d'entre eux.

Ces reproches ne sauraient s'adresser à l'assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, puisqu'elle a, sur la plupart, sans parler de bien d'autres mérites, celui de la priorité, et qu'elle en est arrivée à son vingt-cinquième anniversaire. Ce serait une belle histoire à écrire, et d'une grande édification, que celle de sa création, de ses réunions et des œuvres superbes auxquelles toujours elle s'est intéressée.

Il y a des personnes qui ne peuvent sentir ce qui est un peu ancien, par cela seul que c'est ancien. Ces personnes-là auraient intérêt à se rappeler le grand mouvement d'œuvres créé par ces belles assemblées.

Sans doute, il y a eu bien des vœux platoniques formulés par ces congrès, mais que d'autres plus pratiques et qui ont amené des résultats positifs et quelles sérieuses campagnes de résistance aux lois mauvaises ces assemblées ont suscitées !

Est-il une région où les catholiques luttent plus persévéramment, plus victorieusement contre la persécution que celle du Nord ? En est-il une où fleurissent plus d'œuvres admirables ? Et comment ne reconnaîtrait-on pas que ces congrès y sont pour quelque chose ?

Il semble que les réunions du soir, celles où l'on vient pour entendre des rapports plus solennels et de grands discours aient été un peu moins suivies, cette année, que jadis. Mais les réunions de travail, de commissions, ont été, pour la plupart, pleines d'activité, et les résolutions prises très pratiques. On a laissé souvent la théorie de côté, pour se mettre sur le terrain des faits. Des projets ont été arrêtés qui, dès demain, seront exécutés.

Il nous a manqué, cependant, à notre très vif regret, la grande séance habituelle des patrons chrétiens, une des plus intéressantes, et de beaucoup, des anciens congrès. Nous voulons espérer qu'elle figurera à nouveau au programme de l'année prochaine.

Hélas ! pourquoi ne pas dire la cause de cette abstention ? Vous la devinez ! Toujours et encore les malheureuses divisions des catholiques !

Et ces divisions ont été cause, au début surtout du congrès, d'un peu d'hésitation. Un grand nombre de congressistes, redoutant de soulever des orages, s'abstenaient d'aborder d'utiles discussions. Mais cette crainte a bientôt disparu et c'est avec beaucoup d'animation et de cordialité à la fois que les diverses commissions ont fini par étudier les questions les plus vitales.

On n'attend pas de nous, en ce simple aperçu, un compte-rendu détaillé de tout ce qui s'est dit en cette assem-

blée, depuis l'œuvre de la sanctification du Dimanche jusqu'aux discussions touchant à l'organisation générale du parti catholique, en passant par le congrès si animé et si nombreux de la Croix. Il y faudrait un volume, qui, d'ailleurs sera fait, comme les années précédentes.

Nous aurions voulu, du moins, nous arrêter à deux sujets : celui de l'enseignement et celui de la presse, des conférences et de la propagande.

Le *Bulletin de la Société générale d'Éducation et d'Enseignement*, dans son prochain numéro, traitera de la première de ces questions capitales, donnant tout au moins un rapport et la plupart des vœux formulés.

Il ne nous reste donc qu'à parler de la seconde.

M. le baron Cavois, président de la commission de la presse, a commencé par une sorte d'examen de conscience, en relisant tous les vœux adoptés par le congrès depuis vingt-cinq ans, et en recherchant en quoi ces vœux avaient été réalisés ou étaient restés lettre morte.

Le délégué du Comité Catholique de Paris a fait observer que bien de ces vœux étaient platoniques et se bornaient à inviter les catholiques à s'occuper de la propagande de la bonne presse, leur rappelant un devoir qui ne fait de doute pour personne. Il faudrait, au lieu de s'en tenir à ces généralités, indiquer des moyens pratiques d'arriver au résultat désiré.

Et c'est pourquoi, après avoir cité des exemples, des faits et des chiffres, il a proposé et fait adopter à l'unanimité un vœu dont voici le résumé :

« Considérant que la plupart des journaux adversaires arrivent à se suffire et qu'un grand nombre d'entre eux arrivent même à réaliser de gros bénéfices ;

« Considérant que l'argent faisant défaut à la presse catholique, il en résulte que cette presse est trop souvent anémiée et défaillante, qu'elle ne se répand pas comme le réclame impérieusement notre époque et notre pays ;...

« Emet le vœu : Que, au lieu de prélever un impôt onéreux sur les catholiques, cette presse se fonde, en même temps, comme une œuvre et comme une affaire avec des imprimeries et les bénéfices qui en découlent, de manière à se suffire à elle-même... »

Ce vœu, partant de ce principe que toute œuvre qui n'est pas une œuvre pure de charité doit arriver à vivre de ses propres ressources, était appuyé sur des considérations de fait, desquelles il résultait que la plupart des journaux qui ne vivent que de souscriptions volontaires, versées au fur et à mesure des besoins et des déficits, périssent et engouffrent finalement des capitaux considérables ; tandis que les journaux organisés dès le début, comme une véritable affaire, montée par actions, finissent non seulement par vivre, par s'étendre, mais aussi par rapporter des bénéfices à leurs souscripteurs.

La commission générale des vœux a également adopté ce vœu à l'unanimité.

La discussion, très animée, a porté ensuite sur les conférences. Signalons, tout au moins, le généreux entrain d'un groupe d'étudiants de Lille, dont les membres parcourent l'arrondissement, en portant de tous côtés la bonne parole. Des groupes analogues se sont d'ailleurs formés dans plusieurs villes du Nord et du Pas-de-Calais et ces

associations feront appel, pour les conférences plus importantes, aux orateurs de renom, notamment au Comité des conférences populaires que préside M. Lerolle.

Congrès national catholique de Paris

Le Congrès national catholique, s'est ouvert à Paris, dimanche soir, 27 novembre, par une cérémonie solennelle célébrée en l'église de Notre-Dame des Victoires sous la présidence de S. E. le cardinal Richard.

Le R. P. Tesnières a fait entendre un sermon plein d'onction sur cette pensée que l'Eucharistie produit l'unité dans les esprits et les cœurs. Son Eminence a pris ensuite la parole pour montrer la nécessité de penser, de parler et d'agir en chrétien dans la vie privée comme dans la vie publique.

Monseigneur a donné ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement.

Lundi matin, après le Saint-Sacrifice, le Congrès a tenu sa première séance dans la grande salle de la rue des Saints-Pères, sous la présidence d'honneur de Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique.

M. le comte de Nicolaï, président, a prononcé le premier discours, où il a rappelé la mémoire de MM. de Benque, Boissard, Ollé-Laprune, le Dr Michaud, le baron Reuille, morts dans l'année, et exposé le but du Congrès, qui est l'organisation permanente des forces catholiques, conformément aux règles de conduite tracées par le Saint-Siège. Un télégramme de filiale soumission a été ensuite envoyé à Rome, puis on a traité des œuvres religieuses. Après un rapport de M. de Damas sur les processions, on a abordé la question des catéchismes, et de la formation spéciale à donner à ceux qui pour cette œuvre si importante, se font les auxiliaires volontaires du clergé.

Successivement le Congrès a entendu des rapports sur l'œuvre de Montmartre, et les développements à lui donner, sur les pèlerinages, et la dévotion à saint Michel.

Le soir, le recrutement du clergé séculier dans les classes élevées, la propagation de l'Archiconfrérie pour le retour à l'unité des Eglises dissidentes, les missions en France, l'apostolat de la prière, la confrérie de Notre-Dame de l'Atelier ont fait l'objet de plusieurs rapports.

La section des œuvres de presse, que présidait M. de Marolles, s'est réunie aussi ce jour-là. Elle a d'abord envoyé son hommage à don Albertario, le courageux journaliste catholique italien et condamné à la prison. Le R. P. Adéodat a exposé le triple devoir des catholiques par rapport à la bonne presse, s'y abonner, la propager et lui servir de correspondants. On a voté le principe de la formation d'une Ligue pour favoriser la bonne presse et combattre la mauvaise. On a demandé aussi la création d'une agence catholique chargée de fournir à nos journaux des informations sûres, des annonces et des documents pour la défense contre les attaques de la presse irréligieuse.

A la séance générale du soir, présidée par Mgr Le Roy, les travaux de la journée ont été résumés, puis Mgr

Petit a parlé du repos dominical, pour lequel il faut agir auprès des pouvoirs publics, auprès des grandes entreprises et au sein de la famille. Mgr Le Roy a parlé ensuite très éloquemment des missions étrangères, et M. de Marolles de la bonne presse.

Mardi matin, la section des œuvres religieuses a adopté un vœu en faveur du drapeau national du Sacré-Cœur.

Elle a entendu des rapports sur le développement de l'esprit religieux dans les maisons d'éducation et sur l'œuvre de Domremy.

La section de la presse s'est encore occupée ce jour-là de la propagande par les bibliothèques circulaires, les projections lumineuses, les chants populaires, les conférences de jeunes gens.

La Commission des unions catholiques d'œuvres a émis le vœu que dans chaque localité où ce sera possible et où la chose n'existe pas encore, on fonde des comités d'action catholique.

Ce jour-là, le Congrès a reçu la bénédiction du Souverain Pontife, qui lui était transmise par le cardinal Rampolla.

A l'occasion du Congrès, les adhérents du Comité "Justice-Egalité" ont tenu deux réunions très nombreuses et très animées, où l'on a étudié, uniquement au point de vue pratique, les moyens de promouvoir et de fortifier l'action électorale catholique.

A la Commission des Œuvres religieuses, on a entendu successivement les rapports de M. Bardot sur la consécration officielle de la France au Sacré-Cœur ; de M. l'abbé Pillet, sur l'organisation du Congrès en l'honneur de la Sainte Vierge ; de dom Sauton, sur la formation d'une œuvre de lépreux ; de M. l'abbé Leroy, sur les vocations sacerdotales ; de M. l'abbé Delamaire, sur l'association de la Sainte-Famille ; et du R. P. de Baudricourt, sur la formation chrétienne de l'enfance dans la famille.

Signalons enfin une discussion intéressante et animée sur la gratuité des chaises dans les églises.

M. de Massie a parlé de l'Union nationale et de l'organisation à Paris de cours du soir pour les adultes ; M. Hyacinthe Le Franc a fait une communication sur l'utilité de fédérer les œuvres de provinciaux à Paris.

Mercredi, le Congrès s'est occupé de la lutte contre la franc-maçonnerie.

On a entendu d'abord une communication du Comité central antimaçonnique de Rome, puis un rapport de M. Dasté sur l'état actuel de la franc-maçonnerie. On a décidé de publier une brochure populaire sur ce sujet.

Lecture a été donnée d'un rapport sur les résultats obtenus, cette année, par le Comité français anti-maçonnique dont l'un des organes est la *Franc-Maçonnerie démasquée*. Des vœux très pratiques terminent ce rapport, et l'on renouvelle ceux du Congrès de 1897.

A la Commission des Œuvres industrielles, présidée par M. Lefebvre, MM. Lhomer et Harmel ont parlé sur le commerce en général, sur les relations entre patrons et sur les efforts multiples de l'*Union Fraternelle* en ce sens.

On s'est occupé aussi de la diffusion des journaux catholiques dans les usines.

Le Congrès des tertiaires franciscains à Liverpool

(Correspondance de la *Croix*.)

Londres, 1er déc. 1898.

Certes le spectacle que présentait mercredi dernier la grande salle de Saint-François-Xavier, à Liverpool, n'était ni aussi grandiose, ni aussi pittoresque que celui dont nous fûmes témoins l'an dernier à Ebb's-Fleet, lorsqu'en présence de deux cardinaux, de tout l'épiscopat et d'innombrables représentants du clergé séculier et régulier de l'Angleterre, nous assistâmes à une reproduction exacte de l'arrivée de saint Augustin et de ses quarante compagnons Bénédictins, à l'endroit même où ils avaient débarqué treize siècles auparavant. Sous certains rapports, cependant, la réunion de Liverpool offrait un côté plus intéressant.

C'était la première fois qu'on voyait en Angleterre une conférence nationale des Tertiaires de l'Ordre des Franciscains. Sans doute, il existait des Tertiaires avant la prétendue Réformation : il y en avait dans la noblesse, il y en avait dans le peuple. Mais à cette époque, les grandes assemblées étaient inconnues, excepté dans le champ de la politique. De nos jours, on savait que le Tiers-Ordre de Saint-François avait pris un développement considérable en Angleterre dans ces derniers temps, mais on hésitait à croire qu'il eût fait assez de progrès pour que l'Angleterre pût figurer parmi les "nations" de la famille franciscaine. Le doute aujourd'hui n'est plus permis. Ainsi que l'a dit l'évêque de Liverpool, "le succès a dépassé ses espérances et celles de tous les organisateurs de la conférence." Mgr Van den Bosch, archevêque de Parium, reconnu que sous le rapport de l'enthousiasme, l'assemblée de Liverpool éclipsait celle qui avait eu lieu l'année dernière à Bruxelles.

Plusieurs milliers de Tertiaires étaient réunis dans la grande salle de Saint-François Xavier pour honorer saint François d'Assise. Parmi eux, il y avait des évêques, des prélats et de nombreux prêtres. Tous, laïques et clergé, étaient animés du plus pur esprit franciscain et d'un enthousiasme indescriptible. Il était évident que saint François d'Assise regagnait rapidement ce qu'il avait perdu depuis la Réformation.

HUYSMANS

Dans la *République française*, M. Adolphe Brisson parle de Huysmans et de ses projets de retraite, qu'il nomme "conversion esthétique" :

Lorsque l'auteur de la *Cathédrale*, dit-il, se rendit, pour y passer quelques semaines, chez les Trappistes, il y fut témoin d'une scène qu'il raconte volontiers. Le Père supérieur de la communauté vit entrer un matin dans le parloir du couvent un personnage qui semblait appartenir aux classes aisées de la société. Il avait 62 ans, il était riche et n'avait pas essuyé de catastrophes extraordinaires.

Ayant marié ses deux filles, il avait résolu d'endosser le froc. Le Père le supplia de réfléchir avant d'exécuter son dessein. "Vous n'y résisterez pas.

A votre âge on ne passe pas de l'opulence au dénuement le plus absolu". Il persista, et voilà bientôt trois ans qu'il bêche la terre et s'alimente avec des légumes cuits dans l'huile chaude. Quand M. Huysmans a eu l'occasion de l'apercevoir, récemment, il a été frappé de l'air de bonheur qui rayonnait des yeux du sexagénaire.

Est-ce l'exemple qui l'a séduit ? Est-il, lui aussi, touché par la grâce ? Achèvera-t-il de franchir la porte qui s'entr'ouvre devant lui, ou bien, au dernier moment, reculera-t-il ? Nous le saurons, car M. J.-K. Huysmans ne résistera pas au plaisir de nous conter son histoire. Il est, avant tout et par-dessus-tout, homme de lettres.

Suspension du droit de propriété

La *Liberté* de Fribourg nous donne de curieux renseignements sur une antique coutume datant du moyen âge, conservée en Suisse, dans la vallée du Rhin antérieur (canton des Grisons). Cette coutume consiste dans la suspension presque complète du droit de propriété sur les pâturages pendant le printemps et l'automne. A ces deux époques de l'année, les pauvres diables ont le droit de faire pâturer tout bétail sur les terres des propriétaires d'alentour.

Aussi, le plus misérable habitant de la vallée possède-t-il au moins une chèvre, un porc ou un mouton dont l'entretien ne lui est à charge que pendant la moitié de l'année. La population tient au maintien de cette coutume avec une ténacité toute montagnarde. Les tentatives faites, à diverses reprises, par une poignée de gros propriétaires fonciers de la contrée, en vue d'obtenir son abolition, n'ont jamais pu aboutir.

C'est vainement qu'ils ont cherché à persuader au gouvernement que les chèvres, autorisées à fourrager dans les taillis, broutaient les jeunes pousses et causaient ainsi aux forêts de l'Etat un préjudice considérable. Le gouvernement du canton des Grisons ne s'est pas laissé convaincre.

Un professeur suisse, M. le Dr Platt, vient d'ailleurs de publier une étude où il prétend établir que les pâturages et les bois de la vallée du Rhin antérieur sont, au contraire, les plus beaux de tout le pays.

La paix hispano-américaine

Nous lisons dans l'*Univers* ces observations très vraies au sujet de la paix hispano-américaine :

Quoi qu'il en soit, le sort en est jeté. L'Espagne est dépouillée de ses colonies en Extrême-Orient comme en Extrême-Occident. Et les Etats-Unis, grands amis de l'Angleterre, au moins pour le moment, vont s'installer aux Philippines, en face de la Chine et de l'Indo-Chine, bien postés pour prendre part à la curée quand sonnera l'hallali du Ciel Empire — ou peut-être de quelque autre Espagne!

C'est qu'en effet il y a une morale et de multiples leçons à tirer du conflit hispano-américain

Nous savons, hélas ! par une cruelle expérience, jusqu'où peuvent s'étendre les conséquences de la défaite, mais il y a quelque chose de plus dans le spectacle qu'ont offert au monde l'Espagne et les Etats-Unis. On a vu, d'un côté, une république démocratique, un peuple jeune et neuf, grand précheur du progrès humanitaire, prôneur de l'arbitrage international, provoquer la guerre par les plus vieux et les plus détestables procédés, et une fois vainqueur, abuser des droits de la victoire jusqu'à l'iniquité flagrante. Et, d'un autre côté, on a vu également une vieille nation monarchique, au lieu d'avoir souci du bon ordre administratif dans ses colonies et du bon état de ses forces de terre et de mer, s'abandonner à tel point, pendant trois quarts de siècle, dans les misérables querelles des factions, qu'elle s'est trouvée, aux jours d'épreuves, non seulement inégale à l'ennemi qui la guettait visiblement depuis longtemps, mais incapable même d'une résistance digne de son glorieux passé!

Quelle leçon et quel avertissement!

F. L.

Pourquoi le Pape ne sort pas du Vatican

L'article suivant de l'*Osservatore Romano* répond parfaitement à la question qui est parfois posée hypocritement par les journaux libéraux italiens : "Mais pourquoi donc le Pape ne sort-il pas du Vatican ? Il en est bien libre !"

"Voyons un peu ce qui s'offrirait aux regards du Pape, dans plusieurs rues et sur certains points de Rome.

"A quelques pas du Vatican et près du Tibre, il serait tout d'abord assailli par la pensée que, dans les eaux de ce fleuve fameux, un général italien voulait jeter tous les cardinaux.

"Il se souviendrait ensuite que, dans l'inoubliable nuit du 13 juillet, une populace forcenée voulait à toute force précipiter dans ce fleuve les vénérables restes mortels de son prédécesseur immédiat.

"Supposons que, passant devant le Panthéon, le pape entrât dans cette église pour y rendre ses hommages à la Très Sainte Vierge, à qui est maintenant consacré cet antique monument païen. Il pourrait y voir le livre dans lequel un pèlerin écrivit, il n'y a pas bien longtemps, ces mots. *Vive le Pape!* — mots qui furent pris comme prétexte pour donner la chasse à ses fils innocents et pour crier à tue-tête dans ses rues de Rome: *Mort au Pape!*

"Il pourrait se souvenir que, dans cette même enceinte sacrée, on a déployé des drapeaux d'un caractère qui est bien loin d'être catholique et papal, un entre autres qui portait au bout de sa hampe une louve écrasant la Tiare pontificale.

"S'il n'est pas permis d'écrire : *Vive le Pape* dans une église, — il est aisé de comprendre qu'il le sera moins encore de crier : *Vive le Pape* dans les rues.

"Si par hasard le Saint-Père passait devant l'Université et si un étudiant catholique, se mettant respectueusement à genoux, lui deman-

daît la bénédiction apostolique et criait : *Vive le Pape!* une tourbe furieuse d'étudiants et de petits polissons poursuivrait ce jeune homme en poussant ces clameurs : *A bas le Pape! Vive Giordano Bruno!*"

"Et précisément la sinistre figure de l'apostat de Nola s'offrirait aux regards du Pape quand il traverserait le Campo dei Fiori, et il verrait ainsi un hérétique revêtu d'un habit semblable à celui que portèrent saint Dominique et saint Thomas d'Aquin.

"Si le Pape voulait se rendre sur le Janicule, pour y prier au lieu même où le premier Pape fut crucifié, prenant ainsi possession du Saint-Siège apostolique à Rome par son martyre, après l'avoir fait par sa vie, il se trouverait en présence de la statue de l'homme qui a dit que le Pape était "un mètre cube de fumier" et traité la papauté de "chancre de l'Italie."

"Les sentinelles, à la vérité, lui présenteraient les armes, et les clairons des corps de garde sonneraient "aux champs" en son honneur.

"Mais ces honneurs, ils lui seraient rendus sur le seuil des monastères transformés en casernes, ou sur la porte d'un Palais apostolique dans lequel on a pénétré à l'aide de fausses clefs.

"Si le Pape venait à reconstruire un cortège funèbre, il pourrait bien se faire que ce cortège, au lieu d'avoir un caractère religieux, fût entouré d'étendards portant les odieux insignes de Satan.

"Que l'on demande encore, maintenant, pourquoi le Pape ne sort pas du Vatican."

CULTE LUCIFERIEN.

Ou lit dans la *Croix de Touraine*.

Existe-t-il réellement des sacrilèges rituels accomplis par certains adeptes ces arrière-loges maçonniques?

Il y a quelques semaines, dans une église de campagne, une pauvre femme priait près d'un confessionnal, à une heure tardive.

Un homme venait d'entrer, d'allure suspecte. Il regarda autour de lui et, ne voyant personne, s'avança vers l'autel, souleva la nappe, sembla écrire et parti en hâte.

Prévenu par la personne qui, prise de peur, s'était dissimulée derrière le confessionnal, le curé se rendit à l'église.

Une hostie avait été placée entre la nappe et la pierre de l'autel. Elle portait ces mots, écrits en italien : *E viva Lucifer!* puis quelques hiéroglyphes indéchiffrables.

Des faits du même genre se sont produits en même temps dans plusieurs églises du diocèse de Tours.

Une phrase de M. de Cassagnac sur l'Académie :

"Seul, a besoin indispensablement du titre d'académicien, celui qui sent la nécessité d'ajouter une qualité aux qualités qui lui manquent."

Comment ajouter une qualité à celles qu'on n'a pas?

UN NOUVEAU GRIEF

Quelques journaux protestants des Etats-Unis ont trouvé un nouveau grief contre l'Espagne : ils déclarent qu'il n'y a pas assez de liberté religieuse dans les îles Carolines. Il paraîtrait que l'on ne permet pas aux prédicants protestants d'y aller pervertir la population et semer la division au sein de ce peuple catholique. Et l'on fait très bien.

Le *New World*, de Chicago, répondant à ce nouveau grief, dans son numéro du 24 décembre, dit :

« Si le gouvernement espagnol envoyait une note aux Etats-Unis demandant que les catholiques de ce pays ne fussent pas pratiquement exclus, par le fanatisme et l'intolérance, des postes élevés auxquels théoriquement, d'après la loi, ils peuvent être élus; que la liberté des cultes fût accordée aux catholiques placés dans les différentes institutions de l'Etat (prisons, asiles, etc.); que l'influence protestante et les livres protestants fussent bannis des écoles publiques; que le territoire du Nouveau Mexique ne fût pas davantage privé de son droit d'entrer dans l'union comme Etat par ce que la majorité de la population y est catholique; supposons que l'Espagne fit parvenir une semblable note à Washington, quels cris de rage n'entendrions-nous pas ? »

L'AMERICANISME MENACE LE PAPE

Le *Catholic Citizen*, de Milwaukee, numéro du 17 décembre, publie un article intitulé : « Ne touchez pas à l'américanisme — Let *Americanism* alone » —

Il dit que, s'il faut en juger par les correspondances romaines, on est très préoccupé dans la Ville Éternelle au sujet des tendances de l'Américanisme. Puis, il cite quelques extraits d'une lettre romaine et fait les commentaires que voici :

« On peut se permettre quelques observations à ce propos.

« Vu la direction que l'Amérique (1) doit avoir sur Cuba, Porto Rico et les Philippines — où de grands intérêts catholiques sont en jeu — il y aura naturellement une certaine répugnance de la part des autorités romaines à blesser les susceptibilités des Américains. Les hommes d'Eglise, à Rome, ne voudraient pas, sans doute, dans l'impérieuse circonstance, négliger ce que le devoir leur impose pour maintenir l'intégrité de la foi. Mais il ne doit pas y avoir d'antagonisme inutile, engendré par le don quichottisme ou les méthodes scolastiques.

« Disons, entre parenthèses, que nous n'acceptons guère l'affirmation que le Saint-Père se délecte tout particulièrement de ce que l'on appelle l'américanisme. Nous croyons, et portant l'étiquette de dîtes et écrites, et portant l'étiquette de l'américanisme, causent des inquiétudes dans les cercles les plus orthodoxes de la catholicité. Mais un cardinal romain, ayant une bonne tête sur les épaules, reconnaîtra qu'il vaut mieux ne pas toucher à l'écume que soulèvent les controverses.

« Tous les Américains non catholiques, s'il en viennent à prendre un parti, se rangeront du côté de l'archevêque Ireland et du cardinal Gibbons. Si ces hommes estimables semblaient, de la façon la plus indirecte, être tombés en défaveur à Rome, l'Eglise ne pourra s'attendre qu'à bien peu de considération dans nos nouvelles possessions.

(1) NOTE DE LA VÉRITÉ DE QUÉBEC. — Par Amérique, il ne faut pas l'oublier, nos voisins veulent dire cette partie de l'Amérique qui s'appelle les Etats-Unis.

« Ceci, sans doute, n'est pas un argument qui touche au fond même de la controverse. C'est simplement constater l'aspect que prendra la situation s'il y a l'américanisme et s'il reste encore quelque diplomatie parmi les cardinaux.

« ... Toute critique du Père Hecker ou de ses œuvres, venant de Rome, créerait en ce pays une impression très défavorable... Ces considérations nous portent à croire que s'il y avait quelque besoin (il n'y en a pas) de juger les idées dites américaines à Rome, les autorités romaines y mettraient autant de diplomatie que de mûre délibération. »

Nous avons rarement vu un journal catholique faire aussi impudemment la leçon aux autorités romaines.

CALIXTO GARCIA ET Mgr IRELAND

Dans une lettre adressée de Washington au *Catholic Columbian*, et publiée dans le numéro du 24 décembre, nous lisons ce qui suit relativement au révolutionnaire cubain, feu Calixto Garcia :

« Il y a quelque discussion, dans les cercles intimes, au sujet du cas du général Calixto Garcia, mort ici récemment. Un correspondant de Washington, écrivant à un journal de Baltimore, a déclaré que, bien que le général eût été sans connaissance pendant douze heures de mort, on lui avait donné, dans cet état, la Sainte Communion et l'Extrême Onction, malgré son affiliation à la maçonnerie. Il va sans dire qu'il n'a reçu que l'Extrême Onction; et comme le cardinal a permis que son service eût lieu à l'église Saint-Patrice, avec grand'messe de requiem, il faut que le prêtre qui l'a assisté ait eu des assurances satisfaisantes qu'il avait quelques bonnes dispositions. Comme les maçons n'ont fait aucune démonstration, il peut se faire que le général ne fût pas un maçon très zélé, et qu'à l'exemple de beaucoup de catholiques qui attristent leur Mère l'Eglise, il eût l'intention de mourir dans son sein et avec ses derniers sacrements.

« Au commencement de sa carrière, à Cuba, il a tenté de se suicider, et espérons qu'il a été réservé pour une noble fin.

« Le sermon de Mgr Ireland, prononcé aux funérailles, appuyait principalement sur la miséricorde, la charité et l'espérance. Il n'a pas averti les catholiques des dangers de la maçonnerie, pendant la vie et à l'article de la mort, mais il a exprimé l'espoir que la miséricorde de Dieu était accordée à cet homme qui avait tenté d'affranchir son pays du joug étranger. En même temps, l'archevêque a averti ses auditeurs que pour juger le patriotisme il ne faut pas se placer à un point de vue étroit, mais qu'il faut reconnaître le patriotisme des Espagnols aussi bien que celui des Cubains. Quoi qu'on puisse dire de l'Eglise aujourd'hui, on ne saurait l'accuser de rigorisme. »

Le correspondant de Washington du *New York Sun*, parlant de la mort de Garcia, dit :

« Les membres de la délégation cubaine ont demandé aux autorités de l'Eglise romaine de permettre que les funérailles du général eussent lieu sous les auspices de cette église (sic !) malgré le fait qu'il n'était pas un catholique pratiquant. De plus, il était maçon et, comme tel, en dehors du giron de l'Eglise. »

The Northwestern Chronicle, de Saint-Paul et Minneapolis, qui passe pour être quelque peu l'organe de Mgr Ireland, dit dans son numéro du 16 décembre :

« Pendant douze heures et plus avant sa mort, le général Garcia était presque toujours sans connaissance. Par fois il reconnaissait quelques-unes des personnes qui

l'entouraient. Dans ses derniers moments, comme pendant toute sa vie si remplie et si active, il ne pensait qu'à sa bien aimée patrie et à son peuple, et ses dernières paroles, prononcées sans suite, donnaient des ordres aux officiers de son état-major pour la bataille qu'il supposait devoir avoir lieu le lendemain avec 400 Espagnols. Au moment de mourir, il a embrassé son fils. Le Rev. Père Magee, de l'église Saint-Patrice, avait été appelé pendant le cours de la journée, et il est resté avec le général Garcia jusqu'à la fin, lui administrant les derniers sacrements de l'Eglise catholique » (1)

Le *Catholic Citizen*, de Milwaukee, numéro du 17 décembre, parlant des obsèques de Garcia, dit :

« Dans son sermon à l'église, l'archevêque Ireland fit voir tout ce qu'il y a de solennel dans la mort et indiqua les leçons et les encouragements que nous devons y trouver et qui nous engagent à mener une vie plus chrétienne. A propos de la carrière du général Garcia, l'archevêque Ireland dit : « Son but était d'obtenir la liberté civile et politique pour Cuba. Ce but, il le cherchait à l'atteindre avec une sincérité et un désintéressement absolus. »

Il suffit, croyons-nous, de mettre ces quelques extraits de journaux américains sous les yeux de nos lecteurs pour qu'ils puissent se former une opinion sur cet incident.

(1) Comme on le voit, ce pauvre Garcia semble s'être occupé, dans ses derniers moments, de tout autre chose que du salut de son âme. D'après le récit du *Northwestern Chronicle*, on voit difficilement le moment de la conversion. Sans doute, personne ne peut sonder les abîmes de la miséricorde divine; mais s'il faut en juger par ce que nous dit le *Chronicle*, Garcia, aux yeux des hommes, paraît être mort dans l'impénitence finale.

— NOTE DE LA VÉRITÉ DE QUÉBEC.

La science et le clergé

Depuis la publication de la lettre de Mgr Bannard, aux évêques de France, sur la nécessité de développer l'instruction scientifique au sein du clergé les journaux se sont emparés de la question et la traitent et la maltraitent à leur façon.

Sans doute, le clergé ne doit pas négliger les sciences dites profanes, les sciences naturelles. Et nous croyons qu'on peut dire avec vérité que, de tout temps, le clergé catholique, pris dans son ensemble, a cultivé ces sciences d'une façon suffisante pour l'honneur de l'Eglise et le plus grand bien des âmes.

Mais on aurait tort, tout en poussant le clergé à l'étude des sciences naturelles, de s'imaginer que, pour le prêtre, une haute formation scientifique soit la seule qualité nécessaire, ou même une qualité essentielle.

Il ne faut jamais oublier que les Apôtres choisis par Jésus-Christ pour convertir le monde n'étaient pas des savants selon le monde, loin de là.

Saint Paul et saint Luc devaient être très versés dans les sciences profanes de leur époque, mais on ne voit pas qu'ils aient fait grand usage de leurs connaissances humaines dans leurs courses apostoliques. Saint Paul déclare formellement qu'il ne se glorifiait en autre chose qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ (1)

N'oublions pas, non plus, que les grands convertisseurs d'âmes ont rarement été de grands savants.

Sans doute, la science profane n'est

(1) Épître aux Galates, VI, 14

pas incompatible, strictement parlant, avec l'humilité, avec la sainteté, avec le don de ramener les âmes à Dieu. Il y a eu des saints savants. Mais trop souvent « la science enfle » (2) et chasse la charité qui seule édifie.

Les deux prêtres modèles par excellence qui ont illuminé ce siècle, non par l'éclat de leur science, mais par l'éclat de leurs vertus, le curé d'Arles et Dom Bosco, étaient-ils des savants ?

Donc, que les journaux catholiques, s'ils veulent s'occuper de cette question de la formation scientifique du clergé, question qui est plutôt du ressort du Pape et des évêques, n'exagèrent pas l'importance des études scientifiques au sein du clergé et ne cherchent pas à créer parmi le peuple l'impression que tout prêtre, pour être à la hauteur de sa mission, doit être un très grand savant selon le monde.

C'est une des gloires de l'Eglise que, de tout temps, un nombre suffisant de ses ministres ont cultivé et fait avancer les sciences naturelles. Et comme l'Eglise est l'œuvre du « Dieu des sciences », il en sera toujours ainsi, n'en doutons pas.

Mais le peuple chrétien doit désirer avant tout des prêtres saints et zélés, imbus de l'esprit des apôtres, anciens et modernes; des prêtres convertisseurs d'âmes.

(2) 1ère Epître aux Corinthiens VIII, 1

PETITES NOTES

Parlant de la récente élection de Lévis, le *Soleil*, numéro du 21 décembre, dit que la candidature de M. Gellay était une tentative « d'entrer au Parlement par la porte derrière », et que le fait de s'être présenté lorsque « la lutte était bien engagée entre deux amis pour le même mandat » était « assez humiliant pour imprimer un stigmate à tout homme public ». C'est là une rude sottise. Ce que M. Gellay a fait était de bonne guerre. Les libéraux ont bien souvent mis sur les rangs un candidat entre deux candidats conservateurs.

Aux dernières élections, un certain Roberts a été élu membre du congrès de Washington pour représenter l'Etat d'Utah. Roberts appartient à la secte des mormons. Ce n'est pas un fervent, cependant, car il n'a que trois femmes. C'est assez, cependant, pour soulever une tempête contre lui. On ne veut pas qu'il prenne son siège au Congrès; car reconnaître un polygamiste comme législateur ce serait reconnaître en quelque sorte la polygamie. Les femmes des Etats-Unis, en différents endroits, notamment en Pensylvanie, au Maryland, et dans l'Illinois et l'Ohio, organisent des clubs et font signer des pétitions contre Roberts. Les deux tiers des membres du Congrès peuvent empêcher le mormon de prendre son siège. Ce zèle contre le mormonisme est très beau, mais on aimerait à voir ces dames s'insurger avec autant d'énergie contre le divorce qui est une plaie plus effroyable encore, plus redoutable surtout que la polygamie.

Le *Catholic Columbian* nous apprend que l'alliance des églises protestantes réformées de confisquer, tout bonnement, les propriétés de l'Eglise catholique à Cuba, à Porto Rico et aux Philippines. Notre confrère ne croit pas que le gouvernement de Washington entre dans une pareille voie, digne d'un Henri VIII.

Toujours l'énigme de l'enseignement moderne. Nous lisons dans le *Temps*, d'Ottawa, à la date du 22 décembre :

«La province de Québec, aussi bien que la vieille France, a besoin d'enseignement moderne pour ne pas se laisser distancer par les populations de langue anglaise.»

Quelqu'un sera-t-il assez charitable pour nous expliquer clairement ce que l'on entend par *enseignement moderne*? On parle de fonder en Angleterre une école où l'on enseignera l'art de brasser de la bière. Est-ce là ce qu'on veut?

Le général Shaftesbury, d'après une dépêche à la presse associée, prétend que les Cubains ne sont pas plus aptes à recevoir l'autonomie politique — self-gouvernement — que l'enfer n'est propre à recevoir de la poudre à canon. Il prétend que les Etats-Unis se sont tout simplement mis à la place de l'Espagne et qu'il leur va falloir poursuivre la guerre contre les *insurgés*, c'est-à-dire contre les partisans de *Cuba libre*!

Nous sommes heureux de voir que le conseil de ville de Montréal, dans sa séance spéciale du 23 décembre, a décidé, par 16 voix contre 7 de maintenir le *statu quo* en ce qui regarde l'exemption des propriétés religieuses des impôts de la municipalité.

Nous voyons qu'il s'organise dans différentes parties de la province de Québec, notamment à Montréal, des cours de femmes de l'Ordre indépendant des Forestiers dont le chef suprême est un franc-maçon notoire et très haut gradé. Pour le moment, nous nous bornons à constater la chose.

Les francs-maçons de Québec

Mardi dernier, fête de saint Jean l'Évangéliste, les francs-maçons de Québec ont donné un banquet en l'honneur du Grand Maître de la Province de Québec, notre confrère M. E. T. D. Chambers. *Le Chronicle*, du 28, publie un compte rendu de cette fête. M. Chambers, naturellement, a fait un petit *speech*. Il a parlé, dit le compte rendu, du progrès de la maçonnerie dans la province de Québec, et a déclaré qu'il a grand espoir dans le résultat des recherches qui se font aujourd'hui dans des cercles importants, actuellement hostiles à la franc-maçonnerie, pour établir les différences qui existent entre les corps maçonniques de langue anglaise et la soi-disant maçonnerie de France et d'Italie. Le compte rendu ajoute que M. Chambers a flétri cette dernière maçonnerie qui s'est attiré, dans une large mesure, l'hostilité que lui témoignent l'Église et l'État.

L'hostilité de l'État à l'égard de la maçonnerie française et italienne! Voilà certes du nouveau!

Nous serions curieux de savoir quels sont ces cercles importants — influential circles — qui font des recherches pour découvrir les différences entre la maçonnerie dite anglaise et la maçonnerie des pays latins. Si ces recherches se font honnêtement, le résultat sera désastreux pour le Frère Chambers; car elles établiront que les Papes ont eu raison de condamner la franc-maçonnerie en bloc et de refuser d'admettre une distinction essentielle entre les différentes branches de l'arbre maçonnique.

Si M. Chambers le veut, nous sommes prêt à discuter avec lui, dans les colonnes de la *Vérité*, la question de l'unité de la maçonnerie dans le monde entier.

L'ŒUVRE DE LA MAUVAISE PRESSE EN ITALIE

Nous lisons dans la *Semaine religieuse*, de Cambrai :

Dans son discours du trône, à la rentrée du Parlement italien, Humbert de Savoie a dit que son gouvernement est toujours respectueux de la religion.

La première preuve et le premier devoir de ce respect, serait d'assurer la faculté pour le Pape de correspondre

sans obstacle avec le monde catholique. Cette faculté est-elle garantie au Souverain Pontife? L'expérience en est faite; et l'on peut répondre non.

Avec la tolérance du gouvernement, la presse juive et maçonnique de Rome est parvenue, à force d'inventions, de calomnies et d'intrigues, à créer autour du Pape une « ambiance » qui ne lui permet plus de communiquer librement avec les fidèles, qui entrave, embarrasse et suspend les mouvements du suprême Pouvoir spirituel dans la direction du catholicisme.

Elle travestit les intentions du Pape, elle dénature ses paroles, elle critique tous ses actes, en y trouvant toujours quelque mauvaise intention pour la patrie italienne, quelque funeste résultat pour l'Église elle-même. Elle le fait mourir presque chaque semaine, dans le but manifeste de semer la défiance dans les masses catholiques, en leur inoculant l'idée que le Pape n'a plus assez de force pour diriger l'Église, que le gouvernement des âmes n'est plus dans les mains de celui-là seul qui représente légitimement Jésus-Christ.

La *Civiltà cattolica*, dont on connaît toute l'autorité, s'élève avec indignation contre ces abus de la presse, que font ressortir encore les abus de pouvoir exercés par le gouvernement contre les journaux catholiques. Le gouvernement s'est privé lui-même, en effet, d'une excuse facile; il aurait pu répondre aux réclamations: « Je ne puis rien, la presse est libre. » Mais il a lui-même bâillonné et continue de bâillonner la presse catholique, et cet arbitraire laisse croire qu'il se rend le complice de cette pratique infernale si savamment ourdie et suivie par les journaux libéraux et anticléricaux de Rome.

L'ŒUVRE DES MISSIONS EN FRANCE

(De la *Semaine religieuse*, de Cambrai)

Jamais les départs pour les missions ne furent plus nombreux qu'en 1898; jamais les séminaires destinés à former les apôtres appelés à l'évangélisation des infidèles, ne comptèrent plus de jeunes gens. Pères et Frères vont à l'envi vers les pays noirs, jaunes ou rouges, et les religieuses les imitent. Au 1er août dernier, la seule Société des missions étrangères de Paris avait envoyé, depuis le 1er janvier, en Extrême-Orient, une soixantaine de ses membres. Dans l'espace d'un an, les Pères du Saint-Esprit ont vu 31 de leurs missionnaires aller avec 21 de leurs Frères vers les régions qui leur sont confiées en Afrique; 17 religieuses sont parties pour la même destination. En septembre, 22 missionnaires de Scheut-les-Bruxelles se sont embarqués pour la Mongolie et le Kan-Son; quelques autres pour le Congo Belge. Mgr Leroy, des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, est parti le 6 novembre, accompagné par une caravane qui, avec les frères et les religieuses de Notre-Dame du Sacré-Cœur, comprenait 14 personnes. Frères Mineurs, Jésuites, Lazaristes, Dominicains, Pères blancs et bien d'autres encore sont allés garnir les bataillons de l'armée du Christ sur les points où se livrent les grandes batailles.

LA PERSECUTION EN POLOGNE

La persécution dans la Pologne russe contre l'Église catholique a repris de plus belle, dit la *Semaine religieuse* de Cambrai.

Le gouvernement russe, sachant bien que le catholicisme repose sur les prêtres, a tourné depuis plusieurs années toute son attention vers le jeune clergé en formation dans les séminaires, avec le désir d'en faire ses agents, ses instruments. A la suite de longues négociations, une convention a été conclue avec le Saint-Siège, en 1878, grâce à laquelle les séminaires, qui avaient été fermés, ont pu être ouverts à nouveau, à la condition que l'on y introduisit un cours de langue et de littérature russe. Mais dans le protocole qui devait parvenir aux mains des évêques par l'intermédiaire du gouvernement de Saint-Petersbourg, on a supprimé deux mots. Ces deux mots disaient que les maîtres appelés à donner ce cours devaient être catholiques et non « orthodoxes ». Après avoir découvert cette fraude inqualifiable, les évêques ont résisté, et jusqu'ici ils n'ont accepté aucun professeur schismatique.

M. Wajesko, directeur du bureau des « cultes étrangers » à Varsovie, interprétant ce document d'une manière arbitraire, prétend que *seize heures* par semaine soient assignées au cours de russe, et que ce cours soit donné par des Russes orthodoxes (schismatiques). Il espère obtenir par ce moyen l'apostasie des jeunes prêtres et du peuple catholique tout entier. L'épiscopat ne veut pas, il ne peut moralement point admettre l'introduction d'un cours de russe qui prendrait seize heures par semaine. A quoi se réduiraient, alors, les études théologiques? Moins encore il peut consentir à ce que le cours de russe soit donné par des professeurs schismatiques. Les évêques catholiques résistent parce qu'ils ne peuvent, en conscience, condescendre aux injustes demandes du gouvernement. Et ils fermeront leurs séminaires plutôt que d'y laisser pénétrer des maîtres qui seront comme des loups dans la bergerie.

Trois séminaires sont déjà fermés. Pour sept grands diocèses qui composent le seul royaume de Pologne, avec environ dix millions de catholiques, il y a seulement sept séminaires, et encore n'ont-ils que peu d'élèves à cause des agissements du gouvernement schismatique. Mais il vaut mieux qu'il y ait moins de prêtres, pourvu qu'ils soient franchement et généreusement catholiques, que d'en avoir un grand nombre, mais qui seraient infectés par le schisme, — comme le voudrait le Saint Synode de Pétersbourg.

Le gouvernement, non content de ce qu'il avait fait par rapport au cours de russe, a prétendu s'immiscer, par l'envoi d'un délégué spécial, dans les examens précédant les ordinations sacerdotales. Il ne l'a pas obtenu par les voies légales, mais y est parvenu en usant de la force brutale; en effet, c'est la condition *sine qua non* pour que les jeunes prêtres soient admis aux fonctions du saint ministère. Vingt prêtres ordonnés il y a deux ans sans l'autorisation du gouvernement, sont restés près d'un an sans place; et un

curé qui avait permis à un de ces jeunes prêtres d'exercer des fonctions dans sa paroisse, a été frappé par le gouverneur, prince Smeretynski, d'une amende de 600 roubles, soit 1,800 francs. Enfin les évêques ne peuvent plus recevoir aucun candidat au sacerdoce dans les séminaires sans l'autorisation du gouvernement. Le gouvernement a continuellement l'œil sur chaque jeune clerc; il se mêle aussi de permettre ou d'interdire les ordinations sacerdotales, et c'est avec son autorisation que tout prêtre peut recevoir un emploi ou en être écarté.

On le voit, la persécution sévit toujours en Russie. Si elle devenait plus violente encore, les vénérables évêques, dont plusieurs sont déjà dans une âge avancé, sauront suivre l'exemple que leur ont donné leurs illustres frères et prédécesseurs dans l'épiscopat, Krainski, Rzewski, Ralinowski, Gutowski, Lubienski, etc., qui ont passé une partie de leur vie dans l'exil ou qui y sont morts, et dont trois ont été empoisonnés sur le chemin de l'exil. En ce moment même, il y a un nouvel évêque confesseur de la foi, Mgr Symon, lequel se trouve éloigné par la force depuis huit mois de son troupeau, qui ne veut pas d'autre pasteur que lui.

Le châtimeur d'un assassin

Luccheni, l'horrible assassin de l'impératrice d'Autriche, n'a pas été exécuté, les loi du Canton de Genève où le crime a été commis, ayant aboli la peine de mort; mais il a été condamné à l'emprisonnement à perpétuité dans des conditions qui rendent ce châtimeur vraiment terrible. Pendant les premiers six mois il sera renfermé, au pain et à l'eau, dans une cellule absolument noire, et affreusement humide située plus bas que la rue et le lac. Il y pénètre juste assez d'air pour qu'on n'y meure pas asphyxié. Il ne sortira de cette cellule que deux fois par mois, pendant une heure. Après les premiers six mois, il sera renfermé dans une cellule ordinaire, sans communiquer avec personne, pendant cinq ans, et il devra y travailler de six heures du matin à six heures du soir au métier de cordonnier. Ensuite, il sera placé dans un des ateliers de la prison, mais n'aura jamais la permission de dire un mot aux autres prisonniers ni aux gardiens. Et pour la moindre infraction au règlement il retournera à la cellule noire.

Il paraît que le misérable a demandé à être jugé en Autriche où la peine de mort existe.

La Société S. V. de Paul

Le *Bulletin de la société de Saint-Vincent de Paul* vient de publier l'état des recettes et dépenses pendant l'année 1897, c'est-à-dire les aumônes que les membres de la société ont versées dans leurs conférences pour être distribuées aux pauvres, par eux-mêmes, dans leurs visites personnelles. Les recettes s'élèvent à douze millions cinq cent un mille cent cinquante-huit francs; les dépenses à 10,333,566 francs.

Dernier avis

Nous donnons un dernier avis à ceux qui, depuis des années, restent sourds à notre appel et refusent de se mettre en règle avec l'administration: Au premier janvier nous ferons disparaître leurs noms de nos listes d'abonnés.

M. LUCIEN BRUN

Voici le discours prononcé aux funérailles de M. Lucien Brun dans la cathédrale de Lyon par Mgr Dadolle, recteur des facultés catholiques :

Eminence,
Messieurs,

Je succomberais infailliblement sous le poids de ma tâche, si j'étais monté dans cette chaire pour y faire entendre l'éloge de celui dont la dépouille mortelle est encore exposée à nos tristes yeux.

Mais quand, par une dérogation, encore plus justifiée quelle n'est significative, aux usages de notre cérémonial funèbre, vous m'avez appelé, Eminence, à élever la voix près de ce cercueil, c'était seulement en vue de rendre un hommage de pieux regret au mort illustre que toutes les nobles causes ont le devoir de pleurer, comme un serviteur, des plus grands, qu'elles viennent de perdre.

Seule, une parole aussi éloquente que la sienne pourrait le louer dignement, si sa vie que je vais redire à grands traits, n'avait été plus éloquente encore.

Lucien Brun naquit sur nos confins, en cette petite ville de Gex, fière à si juste titre d'avoir donné naissance à l'abbé Emery.

Sa famille eut l'heureuse inspiration de confier l'éducation du jeune homme à la liberté, alors proscrite et réfugiée à Fribourg. Comment ne pas croire que ce choix eut sur l'orientation de sa destinée une influence décisive ? D'abord pupille de la liberté, il en sera, ensuite, toute sa vie, le tuteur intrépide.

Le barreau qui le reçoit vers sa vingt-cinquième année, représente la carrière libérale par excellence. Vous, messieurs, ses collègues de la barre, c'est à bon droit que vous me jugeriez téméraire de vouloir analyser les marques de la vocation à votre profession. Cependant les plus profanes se rendent compte à quel point toutes ces marques se trouvaient réunies dans votre éminent confrère ; une connaissance supérieure de la justice et du droit ; ce qui vaut mieux que la connaissance pure, le zèle et l'amour de ces grandes choses ; la sagacité qui sait lire dans l'habituelle confusion des intérêts en conflits ; un esprit dont l'élévation naturelle domine sans effort les intrigues. Que dire de cette exquise sensibilité qui devait le faire, sans même qu'il y pensât, s'identifier à ses causes ! Elle donnait à sa diction un charme si pénétrant, si propre à faire valoir cette parole d'une pureté antique, dont la beauté paraissait spontanée, elle l'était peut-être, car la suprême distinction de toute la personne prenait dans cette parole sa forme pour ainsi dire nécessaire, celle-là même qu'on s'attendait à lui voir.

Riche de tant de dons, le jeune avocat ne tarde pas d'être appelé au conseil de son ordre, puis à l'honneur du bâtonnat. Mais déjà, de ce temps, la vie publique du maître en dehors de ses fonctions professionnelles, s'était largement offerte aux deux clientes qui ont possédé son âge mûr et cette vieillesse, hier encore vaillante.

J'ai nommé la France et l'Eglise.

La France ! avec quelle ardeur passionnée et filiale Lucien Brun travailla à la relever au lendemain de ses sanglants revers, durant ces fécondes années de l'Assemblée nationale, qui furent pour le pays une restauration sans le roi. Que si, pour Lucien Brun, une partie du programme de ses espérances ne devait pas s'accomplir, eût-il, pour autant, un instant, la tentation de croire son dévouement sans objet ? Ah ! non, messieurs, car à ceux de sa trempe je ne crains pas d'appliquer la belle parole de nos livres saints : " *Ordinavit in me caritatem* " : " Dieu a mis l'ordre dans mon amour ".

C'est pourquoi, qu'elles qu'aient été ses convictions, assurément légitimes, touchant la solidarité de telles institutions politiques avec la fortune du pays, lorsque pour des causes que je n'ai pas à juger, la tentative échoua de renouer des traditions historiques, alors, aux yeux de Lucien Brun, resta la France : la France à aimer plus que tout, la France à servir pour elle-même, et la France à relever par l'unique moyen dont la vertu soit à l'épreuve, je veux dire en lui rendant des mœurs chrétiennes.

La bien-aimée France, en effet, pourra subir dans les formes contingentes de sa vie, des modifications qui ne seront pas nécessairement des diminutions de vitalité ou de prestige, pourvu qu'elle garde du passé cela seul qui, dans le passé, fit sa véritable grandeur, la foi du Christ. Qu'on se rappelle la dernière strophe de l'ode à la France ; je me souviens bien, quant à moi, d'avoir vu Lucien Brun les yeux mouillés de larmes, tandis que nous réitions ensemble :

... *Stetit vnde priore
Summa laus genti, manet, inde jugis
Gloria Gallis.*

" France, veux-tu briller d'une gloire immortelle ?
" Reviens au Dieu de ton berceau. "

Le Dieu du berceau de la France, historiquement, a pu être celui de ses rois ; mais rien n'empêche qu'après les rois disparus, l'alliance ne subsiste encore entre la France et ce même Dieu. Sous le régime nouveau, c'est la loi principalement qui, par ses dispositions, témoignera des sincérités de l'alliance : par exemple, si elle favorise la présence de Dieu dans l'école, si elle prête ses sanctions au lieu d'opposer des obstacles, aux garanties chrétiennes de l'indissolubilité du nœud des époux, si elle s'élève jusqu'à comprendre le rôle social des associations non directement productives d'intérêts matériels...

Or, messieurs, n'est-ce pas assez d'indiquer cette manière, la plus régulièrement efficace, de servir la France, pour avoir rappelé toute la carrière parlementaire d'un grand Français, Lucien Brun ? Combien de fois on le vit gravir la tribune des Assemblées nationales et y apporter les revendications de son patriotisme et de sa foi, dans le sens précisément de la législation à rendre chrétienne ? Durant les luttes mémorables d'où allait sortir la loi du 12 juillet 1875, son rôle fut de premier ordre : il fallait s'y attendre : lui, fils de la liberté d'enseignement, il a contribué à son dernier triomphe, et il meurt, du moins, dans la consolation de ne pas lui survivre.

Depuis lors, ce fut surtout à l'acquiescement de sa conscience qu'il lutta. Quand, à l'ouverture des sessions, il se préparait à reprendre le chemin du Sénat, si on lui demandait : " Qu'allez-vous faire ? " — " Mon devoir ", répondait-il, avec son fin sourire, dans lequel on pouvait lire autant de résolution que de résignation. C'est vrai, son devoir, il ne le faisait plus guère que par des protestations ; mais protester pour lui, c'était faire entendre le cri d'une conscience, et, dès lors, quel service rendre ! Car, d'une part, ce cri était poussé si noblement que ce ne fut jamais, si j'ose ainsi parler, qu'avec respect qu'on l'étouffa, et d'autre part, qui sait ? peut-être ce cri semait-il le remords, s'il ne l'éveillait sur-le-champ.

Dans le respect dont la personne, comme chacun des actes du grand citoyen, fut toujours et partout entourée, il faut voir, messieurs, l'hommage rendu, bon gré, mal gré, à une supériorité que nul ne s'avisait de contester. Lucien Brun était de ceux qui ont la puissance de faire aux causes qu'ils servent une atmosphère d'honneur, par là seul qu'ils les servent ; et ceux-là deviennent rares, puisque, pour en être, il ne suffit pas de posséder, au degré où il les posséda, toutes les distinctions du caractère et du talent : il faut, de plus, les avoir fait consacrer par l'épreuve du temps.

Regardez donc, messieurs, cette belle existence, qui fut, durant trois quarts de siècle, la croissance du juste, et à laquelle il me semble qu'on doive donner pour épigraphe la parole de l'Esprit-Saint : *Justus ut palma florebit!*

Ici, les fleurs du palmier, je veux dire les fruits d'une si grande vie chrétienne, ce sont toutes les œuvres sociales et religieuses, dont les représentants étaient venus, avant-hier, dans l'église Saint-Sulpice, ou bien viennent aujourd'hui, en cette église primatiale, son église paroissiale, apporter avec leurs prières l'hommage de leur reconnaissance impérissable envers l'homme de bien qui les soutint si fidèlement de ses aumônes, de ses sympathies, de ses éloquents défenses.

Comment faire, à Lyon, la mention spéciale de nos facultés catholiques et de l'œuvre de Fourvière ?

Nos facultés peuvent être, à tant de titres, regardées comme ses filles : c'est en cette qualité qu'elles demandent la permission de le pleurer.

Avec le nom de Fourvière, une vision de gloire passe devant mes yeux. Qui ne se souvient du 16 juin 1896, jour à jamais mémorable de la consécration de notre basilique ? Ce jour-là, parmi les coïncidences heureuses, dont la préparation, à n'en pas douter, était de la main même de Marie, chacun put remarquer l'offrande de l'ex-voto de la ville faite par celui qui, dans les respects de tous, était son premier citoyen.

Et maintenant, messieurs, des services et des gloires que je viens de rappeler, je ne suis pas sûr que le pieux chrétien eût approuvé même la discrète mémoire que j'en ai faite.

Il ne voulait, lui si bon juge de toute grandeur, il ne voulait que mourir dans la grandeur chrétienne, qui est d'inviter ceux qui survivent à oublier tout éclat de carrière, et d'implorer leurs prières.

C'est pourquoi, après avoir montré le lumineux sillon où la vie de Lucien Brun nous appelle à le suivre, je finis en demandant pour le serviteur de Dieu, qui ut aussi le nôtre, vos prières, messieurs, afin que ces prières hâtent son éternel repos dans la seule indéfectible gloire. — *Amen.*

L'HOMME CHIMIQUE

Un Allemand, dit la *Croix*, vient de déterminer exactement la composition chimique du corps humain.

De ses expériences, il résulte que tous les éléments constitutifs d'un homme du poids moyen de 68 kilos sont représentés en substance dans le blanc et le jaune de 1200 œufs ordinaires.

Réduit à l'état fluide, le même homme fournirait 98 mètres cubes de gaz et assez d'hydrogène pour gonfler un ballon ayant une force ascensionnelle de 70 kilogrammes.

A l'état normal, le corps humain contient suffisamment de fer pour en fabriquer sept gros clous, assez de graisse pour en confectionner 6 kilos ; de bougie, assez de carbone pour en faire 65 grosses de crayons et assez de phosphore pour en " boutonner " 824000 allumettes. Enfin, il convient d'ajouter à ces divers ingrédients, 20 cuillerées à café de sel, 50 morceaux de sucre et 42 litres d'eau.

Le malheur est que l'homme chimique ne vaut tout cela qu'autant qu'il est dissous. Tant qu'il reste à l'état d'homme, il ne vaut que par sa morale et s'il en manque, il ne vaut rien, pas même un clou.

Sang-froid d'un mécanicien

Le *Journal de Genève* rapporte le trait suivant :

Le *Douvres* quittait le port de Calais jeudi soir, malgré une tempête terrible ; en demi-heure après, le mécanicien en chef *Downes*, malgré le formidable bruit des machines, grâce à son oreille exercée, percevait un léger sifflement lui indiquant une fissure. Avec un admirable sang-froid et sans alarmer personne, tout en sachant fort bien que, d'une seconde à l'autre, une explosion pouvait se produire, M. *Downes* se mit à rechercher la fissure, qu'il découvrit dans la couronne du cylindre de haute pression. On marchait à grande vitesse et la pression était de 160 livres par pouce carré. On ne pouvait réduire cette pression que graduellement et M. *Downes* fit immédiatement ce qu'il y avait à faire, sachant mieux que personne que pendant les cinq à dix minutes nécessaires, si une explosion se produisait, il en serait la première victime.

Quand le capitaine aperçut de la diminution de vitesse, songeant bien que son mécanicien ne se serait pas permis de la ralentir sans une nécessité absolue, il s'empressa de descendre et, le danger passé, car la pression était descendue à quarante livres, M. *Downes* lui montra la fissure sans dire un mot.

Le capitaine donna au héros qu'était M. *Downes* une de ces poignées de main qui en disent long, et, sans effrayer personne, après une rapide consultation avec le chef mécanicien, la proue du *Douvres* fut tournée sur Calais où l'on rentra, après deux heures de navigation à basse pression, sans que les passagers se fussent une seule minute doutés du péril auquel ils venaient d'échapper.